

66



MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

# L'ENFANT DU BARBARE

Pièce en deux actes

PAR

JEAN-LOUIS Jeune

Prix : UN FRANC



EN VENTE :

à Basse-Terre : Imprimerie "La France"

Rue de Clieu N° 5

à Pointe-à-Pitre : Librairie René Edmond

---

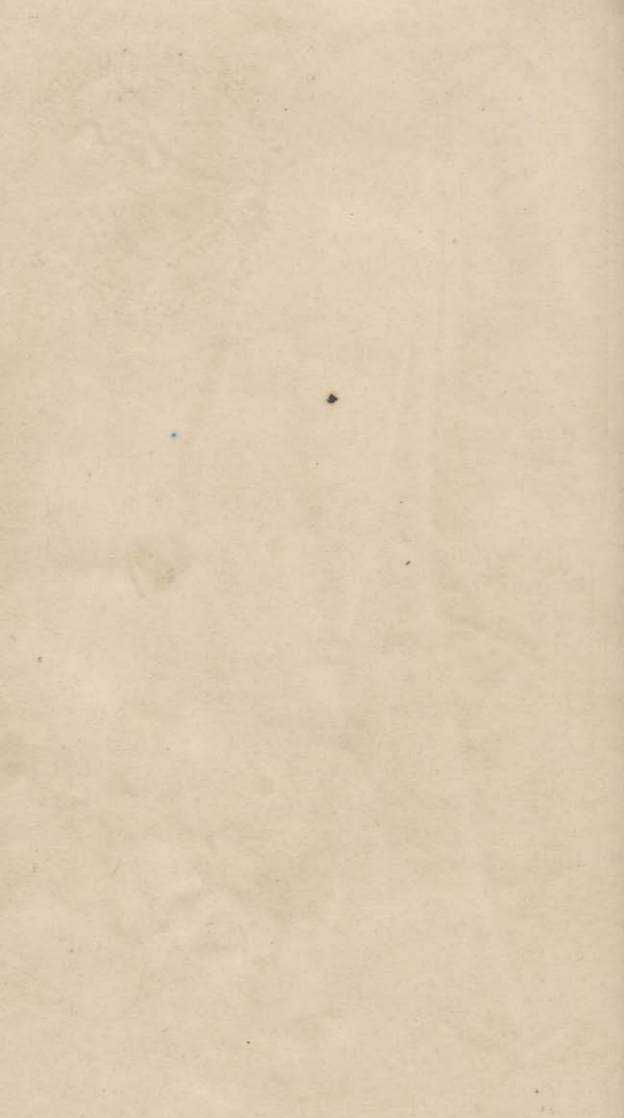
BASSETERRE

Imprimerie LA FRANCE

1916

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe



# L'ENFANT DU BARBARE

Pièce en deux actes

PAR

JEAN-LOUIS Jeune

Prix : UN FRANC



EN VENTE :

à Basse-Terre : Imprimerie "La France"

*Rue de Clieu N° 5*

à Pointe-à-Pitre : Librairie René Edmond

---

BASSE-TERRE

Imprimerie LA FRANCE

1916

PERSONNAGES

LE DOCTEUR

VALENTINE, sa femme

PAULINE, sœur de Valentine

PAULETTE, fille de Pauline

LE CAPITAINE, fils de Va-  
lentine

CHŒUR d'officiers de la légion  
des orphelins de la  
guerre.





## ACTE PREMIER.

---

*L'action se passe dans un riche salon bourgeois en l'an 1956. Avant le lever du rideau on exécute sur le piano la 9<sup>ème</sup> symphonie de Beethoven depuis l'alegro du début jusqu'au cantabile (page 118). Le rideau se lève lentement pendant que s'exécute l'adagio (page 116).*

### Scène première

Le Capitaine (tenue d'officier de la légion des Orphelins de la guerre : jupon des zouaves en bleu, veste blanche, chemise kaki) — 21 ans.

Paulette (toilette de ville), 21 ans.

LE CAPITAINE. — Ecoute, Paulette, chère et jolie petite cousine, vrai, là, nous ne pouvons pas attendre la fin de cette guerre pour nous marier. N'es-tu pas de mon avis ?

PAULETTE. — L'attente, pour moi, c'est la mort.

LE CAPITAINE. — Enfin, voyons, qu'est-ce que papa et maman objectent sérieusement à notre union dans les vingt-quatre heures, puisque c'est autorisé par la loi et qu'il n'y a plus comme dans les contrats d'avant la guerre de 1914, toute cette kyrielle de formalités, de délais, d'autorisations qui devaient faire bouillir le sang de la jeunesse. Enfin, dis-moi, quelles sont les raisons sérieuses pour m'obliger à

ronger mon frein devant le fruit défendu.  
(Il lui caresse le menton).

PAULETTE. — Voici, ma tante trouve que nous n'avons pas fait assez ample connaissance pour nous unir pour la vie quoique enfants de deux sœurs et nées tous deux dans l'année sanglante de 1915; nous ne nous sommes vus, dit-elle, que huit jours. Aussitôt ta naissance, tu as été expédié dans un orphelinat d'Algérie pour entrer à l'âge de cinq ans dans la Légion des Orphelins de la guerre où tu as si brillamment et si rapidement gagné tes trois galons à conquérir l'Afrique entière. Pour moi, j'ai été séparée de ma pauvre mère devenue folle à la suite des terreurs qu'elle a éprouvées pendant l'invasion allemande de 1914 et c'est dans un couvent anglais que j'ai fait mes premières armes. Je ne suis de retour dans notre famille à Valenciennes que depuis trois mois et toi depuis huit jours.

LE CAPITAINE. — Ça, c'est vrai. Mais il ne faut pas que mes parents oublient que sachant l'existence par delà la Méditerranée et la Manche d'une cousine jolie comme une gazelle, je l'ai follement aimée et que dès l'âge de dix ans nous avons commencé par lettres un roman d'amour que je voudrais bien achever demain soir, ce soir même si j'en crois tes yeux et tes lèvres et ton sein frémissant.

PAULETTE. — Tais-toi, vilain soldat.

LE CAPITAINE. — Enfin, voyons. C'est-il, mon père, c'est-il ma mère qui fait des objections ?

PAULETTE. — C'est tous les deux. Ton

père, pardonne-moi si je me trompe, est un médecin savant, dévoué, studieux, c'est par dessus le marché un très grand patriote. Mais il est bien violent pour un époux et il me paraît un père bien peu tendre. Pour moi, je sens qu'il ne m'aime pas.

LE CAPITAINE. — Mon père me connaît si peu qu'il m'est difficile de lui reprocher de ne point m'aimer. Moi, j'ai toujours souffert d'avoir été élevé loin du sein de ma mère, et des bras de mon père. Je n'ai connu les baisers et les caresses que les parents donnent à leurs enfants qu'en voyant l'intimité d'autrui. Pour n'avoir pas été bercé par les chansons maternelles je sens qu'une partie de mon âme ne s'est point développée. Heureusement je t'ai toute et tu seras mon père, ma mère et ma petite femme, si tu m'aimes. M'aimes-tu ? (Paulette sans dire un mot exécute le cantabile — page 118).

PAULETTE. — La langue divine de Beethoven était seule digne de te dire ce que je pense. Et toi, m'aimes-tu un peu ?

LE CAPITAINE. — Beethoven est seul capable de répondre à Beethoven. Accompagne ceci : (Il indique du doigt la page 147 et chante :

« O Freunde, nicht diese Töne !  
.....

## Scène II

LES MEMES. — Chœur de lieutenants et sous lieutenants de la Légion, paraissant avoir tous 21 ans.

LE CHŒUR. — Freude ! Freude ! Freude, shoner Gotterfunken, etc.

### Scène III

LES MEMES. — Le Docteur.

LE DOCTEUR. — Messieurs, je n'aime ni les Allemands ni la langue allemande et je vous avouerai même que votre présence ici ne me fait pas tout à fait plaisir.

Il rentre dans une chambre voisine.

### Scène IV

LE CAPITAINE. — Excusez mon père ; il est un peu franc, c'est un vieux combattant de 1914. S'il a connu l'éclatant triomphe de 1917, la revanche sacrée qui a débarrassé notre patrie de la horde teutonne, il n'a pourtant jamais oublié l'invasion brutale et sanglante de 1914. Excusez-le, je vous en prie.

LE CHŒUR. — Son patriotisme nous exalte, au contraire. Nous regrettons simplement qu'il nous chasse de la maison familiale de notre cher capitaine.

LE C —. Oh ! Il ne vous en chasse pas.

LE CHŒUR. — A peu près. Qu'y a-t-il à l'ordre d'aujourd'hui, mon capitaine ?

LE CAPITAINE. — Rien de nouveau, sauf qu'il faut se tenir prêt à partir dans huit jours ou demain.

LE CHŒUR. — Alors, c'est bien certain. Nous aurons la guerre avec l'Allemagne ?

LE CAPITAINE. — C'est plus que cer-

tain, car cette fois-ci c'est nous qui la lui déclarons.

LE CHŒUR. — Il était temps.

LE CAPITAINE. — Vous comprenez. L'Allemagne, après avoir été écrasée par la coalition des peuples qu'avait provoquée l'arrogance d'un de ses empereurs, un certain Guillaume II, ou III, je ne me rappelle pas trop son numéro, l'Allemagne, après avoir été démembrée et disloquée, s'est savamment et méthodiquement refondue et la voilà, 20 ans à peine après la défaite, plus forte, plus unie que jamais avec 90 millions d'habitants et 5 ou 6 corps d'armées qui, sous les noms divers de Bavarois, Badois, Wurtembergeois, forment une armée de 9 millions d'Allemands dont le roi de Prusse est le chef. Or, ce roi de Prusse va épouser l'héritière de la couronne d'Autriche. Si nous laissons cet événement se produire c'est le bloc austro-allemand qui va se reformer comme en 1914, et plus formidable, c'est une noce qui va commencer à Vienne et qui s'achèvera à Paris. Donc notre gouvernement a décidé de tuer le diable avant qu'il ne nous tue. Un ultimatum a été envoyé au roi d'Autriche. S'il accepte la demande du petit Frédéric, Messieurs, c'est la guerre.

LE CHŒUR. — Et s'il n'accepte pas ?

Le Capitaine (marchant nerveux et faisant un cornet de ses deux mains, à voix basse) : C'est la guerre quand même, car il faut en finir avec ces Barbares de l'Europe Centrale.

LE CHŒUR. — (exultant) Bravo ! Vive

la France ! Vive la Légion ! au revoir mon capitaine.

LE CAPITAINE. — Au revoir, mes frères.

## Scène V

PAULETTE. — Ils chantent bien, tes frères, et ils me paraissent savoir encore mieux l'Allemand.

LE CAPITAINE. — C'est presque un devoir à la légion des orphelins de savoir cette langue. La légion étrangère est simplement pourrie de Teutons qui nous ont pris sous leur haute et presque paternelle protection. Chaque orphelin de notre légion a son papa, un ancien qui se fait appeler papa par son bleu.

PAULETTE. — Et toi ?

LE CAPITAINE. — Moi, comme les autres. Mon ancien, mon papa est un vieil officier de la garde prussienne, qui, entre parenthèses, a séjourné toute une année à Valenciennes pendant la guerre sanglante. Et vraiment, il me traite avec tant d'affection que j'ai parfois envie de croire qu'il est mon père, bien que je le déteste au fond, bien qu'il me dégoûte, comme tout ce qui est allemand.

PAULETTE. — Ah ! être le fils ou la fille d'un Allemand, quelle honte. Ce serait à se brûler la cervelle. Oh !

LE CAPITAINE. —, il m'a souvent parlé d'une petite fille qu'il aurait eue d'une française. Si c'était toi.

PAULETTE. — Tu plaisantes.

LE CAPITAINE. — Point du tout.

PAULETTE. — Je n'ai point connu mon père. Il a été tué durant la guerre et lui-même ne m'a jamais vue car maman était enceinte de moi quand papa est parti pour la frontière, sans espoir de retour. C'est bien triste de n'avoir point de père.

LE CAPITAINE. — Ce serait encore plus triste de devoir le jour à un Allemand.

PAULETTE. — Oh ! quelle honte ! quelle honte ! Si tu sais les actes de banditisme qu'ils ont commis, ces Vandales.

LE CAPITAINE. — Allons, n'en parlons plus. Occupons-nous de notre mariage et pas plus. A demain les Allemands et leurs scélératesses que nous allons leur faire payer bien cher une seconde fois, car tu sais dans la guerre de demain ce sera l'écrasement général et définitif. Nous les traiterons comme autrefois les puissances européennes traitaient les peuples d'Afrique en razziant et rasant tout. Va mettre ton chapeau. Je vais passer mon dolman des grands jours. Va, petite gentillesse.

PAULINE (entre et se dirige vers le piano)  
Deutschland über alles

PAULETTE. — C'est ça, pauvre maman. Mets-toi au piano pour consoler ton éternelle douleur.

## Scène VI

PAULINE continue la symphonie de Beethoven.

Le Capitaine chante : Wem der gnesse (page 149).

Paulete répond : Ja, wer auch nur.

## Scène VII

VALENTINE. PAULINE

(On entend un bruit formidable dans la chambre où est entré le Docteur. — Valentine entre au salon et fait signe à Pauline de cesser de jouer.)

PAULINE. — Deutcland über alles.

VALENTINE. — Mon mari !

## Scène VIII

LES MÊMES. — LE DOCTEUR

LE DOCTEUR. (Il entre en coup de vent).  
— Jusqu'à quand, Madame, souffrirai-je dans ma maison les chants, les orgies et la présence de ces boches, fils de boches, jusqu'à quand, Madame ? (Il marche sur Valentine la main levée.)

PAULINE. — Deutcland über alles !

LE DOCTEUR (frappant Valentine au visage)  
Jusqu'à quand votre souillure de boche souillera-t-il mon foyer ?

VALENTINE. — Tuez-moi, achevez-moi, puisque depuis vingt-un ans ma vie n'a été qu'une longue agonie, mais ne me demandez pas de chasser mon fils.

LE DOCTEUR. — Votre fils et celui du Boche avec lequel vous avez passé une agréable année d'amour tandis que le sang français arrosait le sol de France.

VALENTINE. — Ah ! Gaston, tu oses appeler le martyr des femmes de France



une année d'agrément.

LE DOCTEUR. — Si cela ne vous plaisait pas tant l'eussiez-vous souffert chez nous, dans mon lit, dans vos bras, votre saligaud d'amant, votre amant à toutes deux.

VALENTINE. — Que pourrions-nous faire ?

LE DOCTEUR. — Le tuer.

VALENTINE. — Comment ?

LE DOCTEUR. — Avec n'importe quelle arme, avec une bouteille, au besoin, mais ne pas le souffrir sur votre sein.

VALENTINE. — Ils étaient deux millions. Et toute l'armée française nous avait abandonnées à leur fureur.

LE DOCTEUR. — Il fallait alors vous tuer plutôt que d'appotrer un éternel déshonneur dans la race française.

VALENTINE. — Nous y avons pensé, moi du moins, car ma pauvre sœur, jeune vierge innocente, dès le jour qu'elle a été violée est devenue folle et n'a jamais plus prononcé d'autres paroles que celles qu'elle entendait répéter à satiété par nos bourreaux : Deutchland über alles. Quand je fus violée par le même homme, j'ai voulu le tuer, mais faible et inexpérimentée je ratai le coup et je fus écrasée sous sa botte, il me fit cogner de la tête contre tous les poteaux de la maison, il me tua à demi.

LE DOCTEUR. — Il eut dû vous tuer tout à fait,

VALENTINE. — Ah ! certes oui, et je voulais moi-même mettre fin à mes jours, mais je sentis bientôt remuer dans mes flancs un être nouveau. Il me devint sacré.

à moi, misérable. Quand j'accouchai d'un fils et ma sœur d'une fille, enfants tous deux du même père, je me rattachai plus que jamais à la vie à cause d'eux.

LE DOCTEUR. — A cause des enfants du Barbare. Eh bien, moi, je les déteste plus que jamais et ils vont tous d'eux filer d'ici, aujourd'hui même. Vous m'entendez, Madame, vous me comprenez. Qu'ils filent d'ici, ces sacripants, ou bien c'est vous qui filerez vous mêmes. « Il marche sur elle et la poursuit dans la chambre »

PAULINE — Deutschland über alles. « Elle sort par une autre porte. »

VALENTINE. --. « poussant des cris » Ah ! Ah ! Ah !

## Scène IX

Paulette (court à la porte de la chambre)

PAULETTE. — Petite mère, petite mère, qu'as-tu ? Tu la bats encore. Mais c'est une martyre alors. Bourreau que tu es. Essaie donc un peu de me battre, moi, lâche, assassin.

LE DOCTEUR. (de la chambre) — Oui, ton père, et non pas moi.

PAULETTE. — Qu'est-ce que tu dis, qu'est-ce qu'il dit, petite mère ?

VALENTINE. « de l'intérieur » — Ah ! Gaston, Gaston, respecte cette enfant. « paraissant à la porte » va-t'en en ville, ma petite, avec ton cousin.

PAULETTE. — Mais qu'est-ce qui se passe donc ici ? Je veux le savoir, oui, je veux tout savoir. Est-ce que mon père serait un assassin, dis, petite mère.

VALENTINE. — Va, ma petite.

LE DOCTEUR. — « de la chambre » --- qu'elle aille au diable et ne reparaisse plus ici avec on alboche.

VALENTINE. — « courant à l'intérieur » Gaston ! Gaston !

## Scène X

PAULETTE, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE. — Eh bien ! Eh bien ! en voilà un blouzîn, on dirait qu'on répète ici des scènes de drame. Tu te prépares au théâtre, peut-être. Qu'est-ce qu'il y a donc enfin ?

PAULETTE. — Il y a que je ne me marie plus.

LE CAPITAINE. — Hein ?

PAULETTE (scandant les syllabes). — Je ne veux plus me marier.

LE CAPITAINE (l'imitant). — Je ne veux plus me marier.

PAULETTE. — Jamais, jamais.

LE CAPITAINE. — Et pourquoi, petite fille (scandant les syllabes) ne veux-tu plus te marier ?

Paulette. — Parce que je ne veux pas me marier.

LE CAPITAINE. — Ah ! la belle raison. Tonnerre de Brest, si jamais à la légion on m'avait dit que c'est ainsi que raisonnent les femmes je me serais empressé de crier : « Au diable, les femmes ».

PAULETTE. — Eh bien, il n'est pas trop tard.

LE CAPITAINE. — Allons, soyons sérieux ; bouclons vite ce joli petit *popo* sur la mignonne petite *télete* et allons à la mairie pour les pièces.

PAULETTE. — Quelles pièces ?

LE CAPITAINE. — Les pièces nécessaires à notre mariage.

PAULETTE. — Je t'ai dit, je te répète que je ne marie pas, moi.

LE CAPITAINE. — Eh bien, moi je te dis et je répète que tu vas te marier. (Il la tient rudement par le bras.)

PAULETTE. (criant. — Ah ! Ah ! tu veux déjà me battre comme mon oncle.

LE CAPITAINE. — Hein, mon père te bat.

PAULETTE. — Il n'est pas fou à ce point là

LE CAPITAINE. — Qui bat-il alors ? Maman peut-être ?

PAULETTE. — Je ne sais pas.

LE CAPITAINE. — Comment tu ne sais pas. Réponds. Est-ce que mon père, ton oncle, battrait maman ?

PAULETTE. — Je ne sais pas, je te dis.

LE CAPITAINE. — Eh bien, moi, je veux savoir et je saurai, car il est temps que tout ce mystère prenne fin. (Il tire sa montre.) Il est onze heures et demie. Nous avons juste le temps d'arriver à la mairie. Viens et nous réglerons ça après.

PAULETTE. — C'est dit et ce sera fait comme j'ai dit.

Va à la mairie, si ça te plait, n'y va pas, si ça ne te plait pas. Tu connais ma décision et ne me fais pas répéter la même chose. Tu es un homme, n'est-ce pas ? Fais-moi l'honneur de supposer un instant que j'en suis un. Je te dis non que je n'irai pas à la mairie, non, c'est non.

LE CAPITAINE. (décontenancé et furieux)  
— Au revoir, monsieur, (Il sort).

PAULETTE. -- Non, non, non. Jamais je ne laisserai un homme lever la main sur moi. Je le tuerais, je me tuerais plutôt. Ah ! mon couvent bien-aimé où je croyais être malheureuse. Comme je te regrette maintenant. Comme je voudrais être cachée à jamais sous ton voile de pierres et de prières.

## Scène XI

PAULETTE, VALENTINE.

LE DOCTEUR.

VALENTINE. — Ecoute-moi, Gaston.

LE DOCTEUR. — Je ne veux plus rien entendre. Mon parti est pris, décisif, immuable : il faut qu'ils s'en aillent et tous deux, vous m'entendez, Madame. Si vous ne voulez pas vous séparer de votre cher fils et de votre très chère nièce de boches vous n'avez qu'à filer avec eux.

PAULETTE. — Mais à qui en avez-vous donc, mon oncle, avec vos boches, fils de boche, nièce de boche, boche, boche, boche on n'entend que ça ici depuis huit jours, qui donc est boche ici. Serait-ce vous ou moi, ou le capitaine ?

LE DOCTEUR. — Insolente, je m'en vais vous dire moi qui est boche ici.

VALENTINE (mettant la main sur la bouche du Docteur). — Ah ! Gaston, par pitié tais-toi, tais-toi.

LE DOCTEUR (se dégageant violemment

et marchant sur Paulette) . — Le boche, Mademoiselle, c'est monsieur votre père, c'est Mademoiselle sa fille et c'est Monsieur votre frère. Voilà. Voilà. Tout est dit et que ce soit fini.

VALENTINE. « à genoux » — Ah ! Gaston ! Gaston ! qu'as-tu dit, qu'as-tu fait ?

PAULETTE. « relevant sa tante » — Petite mère, qu'a-t-il dit ?

VALENTINE. -- Rien. Rien, ma fille.

PAULETTE. Mon pauvre oncle devient fou.

LE DOCTEUR. — Tu crois. Et bien demande à ta tante.

PAULETTE. -- Mon père serait un Allemand. Allons donc. Petite mère, dites moi qu'il en a menti, ( se tournant vers son oncle ) oui, tu en as menti, menti, menti.

LE DOCTEUR. — Ah ! j'ai menti, tu oses me traiter de menteur dans ma maison. Ah ! petite ordure, tu es bien digne du sale boche qui a violé ta mère et ta tante, oui, tu es bien de la râce des voleurs, des assassins, des pillards et des incendiaires qui ont envahi la France en 1914. Fiche-moi le camp d'ici, va avec ton frère rejoindre tes sanguinaires compatriotes par delà la frontière, hors d'ici, petite infâme, fille de l'infâmie et de la honte, hors d'ici à jamais et pour toujours.

PAULETTE. — Ma tante, c'est vrai, c'est vrai, tu ne dis rien, c'est vrai. Ah ! Ah ! Ah ! de l'air, de la lumière Ah ! Ah ! ( Elle pousse un cri, ouvre les bras et tombe évanouie. )

**Rideau**

DEUXIÈME ACTE.

*L'action se passe dans le Cabinet de consultation du Docteur, orné de bustes de médecins célèbres.*

Scène I

LE DOCTEUR. LE CAPITAINE.

*Le Docteur se promène rageusement, tandis que le Capitaine dans le salon voisin chante « Froh, froh, wie seine », page 154 de la 9<sup>me</sup> symphonie.*

LE DOCTEUR. (frappant du pied) -- Aurez-vous bientôt fini avec votre infâme chanson et votre charabia ? (Il frappe du pied) (Le capitaine se présentant à la porte) Mon charabia, cher père, est la langue sacrée de Schiller qui accompagne la divine musique de Beethoven.

LE DOCTEUR. — Beethoven et Schiller, tout ça c'est des Barbares, et votre langue sacrée est celle des pillards et des assassins de l'Europe. Je ne veux plus entendre ça chez moi, vous m'entendez. C'est fini de chanter ici. Il n'y a plus qu'à faire les paquets pour filer au plus vite.

LE CAPITAINE. — La mobilisation va bientôt sonner, pour sûr ; mais elle ne l'est pas encore, de sorte qu'on a le temps de chanter ce que le genre humain a créé de plus profond comme musique.

LE DOCTEUR. — La musique, tu iras la chanter sur les bords de la Sprée avec tes

frères, mais de ce côté-ci du Rhin, nous n'en voulons pas.

LE CAPITAINE. — Mes frères d'armes sont comme moi. Ce sont de fiers et braves soldats de France, qui savent mourir pour elle; quant à l'art, c'est comme la science, ça n'a pas de patrie, car c. la vient du ciel.

LE DOCTEUR. — Ah ! ouiche, c'est avec ces théories-là qu'on nous a embobinés avant 1914. On ne nous la fera pas une seconde fois. Les Français doivent aimer l'art français, la science française, comme les Allemands aiment, avant tout, la science et l'art allemands. D'ailleurs vous en fournissez bien la preuve.

LE CAPITAINE. — La preuve de quoi ?

LE DOCTEUR. — De ce que je dis.

LE CAPITAINE. — Et qu'est-ce que tu dis ?

LE DOCTEUR. --- Fichez-moi la paix en attendant que vous fachiez le camp d'ici.

LE CAPITAINE. --- Mais, mon père.

LE DOCTEUR. --- Votre père, moi ?

LE CAPITAINE. — Comment tu n'es pas mon père. Alors, de qui suis-je le fils, dis ?

LE DOCTEUR. — Demandez donc à Madame votre mère. Tenez, la voici précisément. (Il va sortir).

LE CAPITAINE (à Valentine). --- Maman, maman, il dit qu'il n'est pas mon père. Il devient fou ; pour moi je perds déjà la tête.

VALENTINE. — Mon fils, calme-moi ; va m'attendre une minute dans ta chambre. J'ai à causer à ton père. Va, mon fils. (Le Capitaine sort).



Scène II

LE DOCTEUR, VALENTINE.

VALENTINE. (arrêtant le docteur et se jetant à ses genoux) — Oh ! cher époux, toi qui as conquis mon cœur et m'as prise pure et vierge de la maison des miens, toi qui es devenu du jour où j'ai été tienne et mon père et ma mère, vois, je suis à tes genoux et je te demande pardon. Ah ! pardonne-moi, Gaston, et ne force pas une mère à s'humilier devant son fils. Au nom des lois divines et humaines ne fais pas cela.

LE DOCTEUR. — Mais vous, Madame, au nom de quelles lois, divines ou humaines, voulez-vous que je m'humilie à nourrir sous mon toit le fils du Barbare qui a violé ma femme, pillé ma maison et déshonoré ma vie à jamais, au nom de quelle loi voulez-vous imposer à un Français le fils d'un Allemand ?

VALENTINE (se levant). — Hélas ! Est-ce de notre faute ? Le crime a été commis. Il ne reste plus qu'à pardonner. S'il faut punir, Dieu seul peut savoir sur qui faire tomber sa vengeance, mais c'est sûrement pas sur la mère, victime expiatoire, ni sur l'enfant, fruit involontaire et inconscient du crime.

LE DOCTEUR. — Alors comme le bandit est bel et bien à l'abri, depuis son forfait, il ne reste plus que moi sur qui votre Dieu doit assouvir son juste courroux. Volé, battu, je vous dois encore des actions de grâces, à vous, à votre amant et à Monsieur le fruit de vos ripailles. Qu'il fiche le camp, vous m'entendez, et vous

avec, si ça vous fait plaisir, car depuis vingt-deux ans, le souvenir de la honte que vous avez fait entrer dans ma maison, dans ma chambre, dans mon lit, me brûle la poitrine, me ronge le cœur.

VALENTINE. — Pardon.

LE DOCTEUR. — Pardonnez, moi, jamais, jamais. Si dans cinq minutes il n'a pas vidé les lieux, eh bien c'est moi qui le chasserai par les deux épaules.

VALENTINE. — Ah ! Gaston, tu ne feras pas cela, tu ne chasseras pas mon fils.

LE DOCTEUR. — Comment, je ne le ferai pas ? Mais à l'instant même, ma pauvre amie, puisque avec l'entêtement particulier aux femmes tu as l'air d'en douter. Eh ! Capitaine, venez donc ici.

VALENTINE. — Ah ! non, non, laissez-moi, je lui parlerai. Accordez cette dernière grâce à nos 20 ans de douleur. Gaston, Gaston, encore une minute de délai. — (Elle pousse le Docteur par une porte, tandis que le Capitaine entre de l'autre en coup de vent, tenant un revolver à la main. On entend au dehors des cris : « A bas le fils du boche ! A bas le Boche ! »

### Scène III

LE CAPITAINE. — Entendez-vous ces cris ? Ils m'appellent fils de boche, moi un officier français. Ah ! que je leur casse la gueule.

VALENTINE. — Arrêtez, mon fils.

LE CAPITAINE. — Quoi ? J'accepterais ces injures sans me venger. Ça, ce n'est pas dans ma nature. Il faut que je les

renverse, que je les piétine, que je marche sur leurs cadavres, dans leur sang et dans leurs entrailles. Dussè-je mettre le feu aux quatre coins de la ville, je me vengerai. Ah ! oui.

VALENTINE (le retenant). — Pardon, mon fils. (Elle se met à ses genoux) Pardon pour ta mère.

LE CAPITAINE. (la relevant). — Maman, que fais-tu, que dis-tu ?

VALENTINE. — Souviens-toi, mon fils, de l'année 1914.

LE CAPITAINE. — Qu'est-ce-que l'année 1914 a à faire avec ces sacripants que je vais exterminer pour leurs insultes.

VALENTINE. — Souviens-toi, mon fils, qu'en cette année maudite la France fut envahie par les Allemands, toutes nos villes du Nord occupées par la soldatesque qui viola les femmes.

LE CAPITAINE. — Eh bien, ma mère ?

VALENTINE. — Ma sœur et moi nous fûmes les victimes d'un officier allemand.

LE CAPITAINE. — Herman ?

VALENTINE. — Oui ; qui t'a dit son nom ?

LE CAPITAINE. — J'ai connu un ancien officier prussien de ce nom qui se vantait d'avoir des enfants à Valenciennes.

VALENTINE. — Paulette et toi.

LE CAPITAINE. — Paulette serait ma sœur, cet officier prussien notre père ?

VALENTINE. — Oh ! tu as le droit de me maudire.

LE CAPITAINE. — Pardonne-moi, ma mère, et adieu. Que ferais-je de la vie quand je perds à la fois l'honneur et l'amour ? Adieu, ma mère. Ne pleure pas

ton malheureux fils qui se délivre du malheur et de la honte. (Il se tire un coup de revolver dans la région du cœur et tombe dans un fauteuil.)

VALENTINE. — Mon fils, mon fils, qu'as-tu fait ? Au secours, Gaston, Paulette, mon fils se meurt, au secours !

#### Scène IV

LES MÊMES, PAULETTE (en costume de sœur de charité). Puis LE DOCTEUR.

PAULETTE. — Ah ! mon Dieu.

VALENTINE. — Il a voulu se tuer quand il a appris la vérité. Gaston ! Gaston ! au secours. Mon fils se meurt.

LE DOCTEUR (se précipitant à la porte sans entrer) — Ah ! ça y est. Justice est faite et bien faite. Un boche de moins sous la calotte des cieux.

LE CAPITAINE. — Papa ! (on défait ses vêtements)

VALENTINE. (courant au docteur) — Par pitié pour moi, sauve mon enfant. J'embrasse tes pieds. Tue-moi, mais sauve mon enfant.

LE DOCTEUR (froidement) — Ah ! ça, vous nous croyez, nous autres Français, bien dégénérés pour pousser l'oubli des injures jusqu'à sauver la vie à nos pires ennemis. Ah ! les temps où nous étions les bons nigauds de l'Europe sont passés. D'autres temps sont venus et le cri nouveau c'est : « Mort aux Barbares. »

LE CAPITAINE. — Maman !

VALENTINE (se levant et courant à lui)  
Mon enfant où souffres-tu ?

LE CAPITAINE. — Papa, viens.

LE DOCTEUR. — Ton père, mon vieux, tu le chercheras loin d'ici. Pour moi j'ai d'autres chiens à traîter. Bécote-le bien, si tu le retrouves, ton papa ? (Il fait demi-tour.)

PAULETTE (courant à lui et le saisissant à plein corps) — Tu ne feras pas cela, mon oncle.

LE DOCTEUR. — Moi, ton oncle ? Tu aurais dû rayer ça de tes papiers.

PAULETTE. — Tu ne feras pas cela.

LE DOCTEUR. — Bien sûr que je le ferai. Votre père à tous deux, il en a fait bien d'autres ici même, dans mon foyer.

PAULETTE. — Pitié ! Pitié ! c'est la servante du Seigneur qui vous en supplie. (Elle tombe à ses genoux, les bras levés entre la porte et lui).

LE DOCTEUR. — Laissez-moi passer. (Il la pousse).

Paulette (se relevant et le repoussant)  
— Non tu ne passeras pas, ou ce sera sur mon cadavre.

LE DOCTEUR. --- Qu'importe ?

PAULETTE. --- Puisque vous êtes sourd à la voix de la pitié, vous obéirez à la loi. Je vous somme au nom des lois sur l'exercice de la médecine, au nom du serment que vous avez prêté, au nom de tous ces princes de la science, je vous somme de soigner ce blessé.

LE DOCTEUR (se croisant les bras). — En voilà une drôlesse. Ah ! tu fais appel à la loi ; je te montrerai ce que ton sali-

gaud de père nous a appris, à savoir qu'il n'y a qu'une loi, celle du plus fort. Place, salle prussienne, sinon, je cogne. (Il la bouscule).

PAULETTE (pleurant, mais toujours ferme). -- Respectez ma robe, Monsieur, ma robe sacrée pour tous les peuples de la terre, car elle a parcouru le globe entier le couvrant de son dévouement et de ses sacrifices, car elle s'est penchée au chevet de tous les malades, de tous les blessés, sur tous les champs de bataille, sans distinction de nationalité ni de race.

Ah ! puisque vous parlez toujours de l'année 1914, rappelez-vous ce qui précéda cette année sanglante : les prêtres dépouillés de leurs biens, les moines chassés de leurs maisons, les temples divins violés et volés par ceux qui avaient mission de les protéger, enfin les serviteurs du Dieu vivant, hommes, femmes et vieillards, chassés de leur patrie et trainant sur la terre étrangère leurs misères et leur désolation.

Eh bien ! quand sonna la cloche d'alarme appelant tous les Français au secours d'une patrie que vous aviez laissée sans défense, qui, des premiers, couru aux armes, sinon ces prêtres que vous haïssiez tant. Qui ramassa vos blessés sur les champs de carnage sinon les bonnes sœurs que vous aviez chassées de la terre de France ? Ah ! Monsieur, depuis 1914, nul être humain, fût-il païen ou idôlatre, ne peut manquer de respect à un serviteur de Dieu, pas même à sa robe.

LE DOCTEUR. — Ah! vipère. La voilà enfin l'occasion tant rêvée de vous écraser tous. Toi et ta robe, place pour la dernière fois. (Il fonce sur elle. Elle résiste. Il la saisit à la gorge, et la renverse sur le plancher.)

PAULETTE. — Au secours. il m'étrangle.

VALENTINE (ramassant le revolver, frappe son mari à la tête) — Assassin, assassin!

LE DOCTEUR (lui arrachant le revolver) Ah! vous me frappez. Vous y passerez tous (Il braque le revolver sur elle).

## Scène V

LES MÊMES.

(Les Orphelins de la guerre entrant en coup de vent)

LES ORPHELINS (d'un même cri) — La guerre! La guerre! (On entend aussitôt sonner les quatre appels. Le revolver tombe des mains du Docteur. Le Capitaine se lève d'un bond).

LE CAPITAINE. — Quoi? (Il retombe dans le fauteuil.)

LES ORPHELINS. — La guerre. Mais qu'a-t-il, notre capitaine? On le dirait blessé, mourant. Qui a fait ça? C'est vous?

LE DOCTEUR — De quoi vous mêlez-vous?

LE CORYPHÉE. — Nous nous mêlons de ce qui nous regarde. C'est vous qui avez assassiné notre chef. (Il lui met la main sur le bras tenant le revolver).

VALENTINE. — C'est mon fils lui-même qui s'est blessé.

LE CORYPHÉE. — Est-ce vrai mon capitaine ?

(LE CAPITAINE fait signe que c'est vrai.)

LE CORYPHÉE. — Pourquoi ?

LE CAPITAINE. — Allemand : je suis le fils d'un Allemand.

LE CHŒUR. — Oh !

LE CAPITAINE. — J'ai vengé ma mère.

VALENTINE. — Hélas ! il m'a plutôt tué. C'est mon fils unique, tout mon amour.

LE CORYPHÉE. — Il faut le sauver. Monsieur, n'êtes-vous pas médecin ? (Le docteur fait un signe d'assentiment.) Eh bien ! que faites-vous là avec un revolver au lieu de prendre un bistouri pour extraire la balle ?

PAULETTE. — C'est que ce bon Français prétend qu'il ne doit pas le secours de son art à un étranger, au fils d'un barbare.

LE CORYPHÉE. — En voilà une histoire. Monsieur doit tout d'abord savoir qu'un blessé cesse d'être un étranger pour devenir un homme et que tous les hommes sont frères.

LE DOCTEUR. — Ceux-là, de l'autre côté du Rhin, et leurs fils sont nos frères comme Caïn était le frère d'Abel.

LE CORYPHÉE. — Vous ne me ferez pas croire que tout un peuple est composé de Caïns ; d'ailleurs, à votre aise. L'heure est à l'action et non aux paroles. Voyons cette blessure. (Il examine la poitrine de l'officier). Oh ! rien de grave. La balle, amortie par les vêtements, a glissé entre peau et chair. Votre bistouri, et l'opération sera faite (Il cherche autour de lui, voit l'instrument sur une table, le prend



et s'approche du blessé). On n'a pas reçu des balles sans avoir appris quelque peu à les extraire.

LE DOCTEUR. — Vous allez gâcher la besogne (Il s'approche). Laissez-moi faire. (Il examine la blessure, retrousse sa manche et commence l'opération. Pendant cette opération, Pauline dans le salon continue la 9<sup>ème</sup> symphonie. Le médecin s'arrête à plusieurs reprises comme pour lâcher la besogne. Paulette court au salon. La musique se tait).

LE DOCTEUR. (se levant triomphant et montrant la balle) — Voilà.

LE CAPITAINE (soulagé). Ah ! merci, mon père.

(Le Docteur tourne la tête.)

VALENTINE (prenant les mains du Docteur). — Ah ! merci, Gaston. Je suis votre servante et votre esclave.

LE CAPITAINE (se levant et se calant sur ses pieds). -- Il me semble qu'on m'a enlevé mille kilos de dessus l'estomac. (On entend sonner le ralliement). Mais qu'y a-t-il. Est-ce la guerre ?

LE CHŒUR. -- La guerre.

LE CAPITAINE. -- Eh bien qu'est-ce que vous fichez-là. Vite, faites prendre les armes, car ce soir nous partons. Maman, mon sabre.

VALENTINE. -- Déjà, mon fils, tu nous quittes, tout blessé.

LE CAPITAINE. -- France d'abord, ma mère. Adieu, maman. Adieu, Paulette. (Valentine lui tient la main et la baise en pleurant).

PAULETTE. -- Ma place n'est-elle pas

près des combattants ? Je pars avec vous.

LE CAPITAINE. — Place à la petite sœur des blessés. (Les officiers se rangent autour d'elle.)

LE DOCTEUR. -- Et moi, puis-je solliciter l'honneur de vous accompagner ? Ma place est également près des blessés.

LE CAPITAINE. — Place au médecin des pauvres soldats. (Les officiers l'encadrent)

VALENTINE. — Ah ! merci, Gaston ; je suis plus rassurée en vous voyant près de notre... de mon fils.

LE DOCTEUR. -- Dites mon fils, que diable voulez-vous ?

LE CAPITAINE. — Ah ! mon père, mon père, je puis donc vous donner ce nom ?

LE DOCTEUR (lui ouvrant les bras). — Vous aimez tant la France que vous êtes digne d'être Français ; oui, vous êtes mon fils. (Ils s'embrassent. Une voix chante au dehors le premier couplet de la *Marseillaise*. Le chœur tire son sabre, entonne le refrain et tous sortent sauf Valentine. Accompagnement de clairons, trompettes et tambour. Pauline est au piano.)

## Scène VI

VALENTINE

Aussitôt la sortie des autres et tandis qu'on entonne dans la rue le second couplet, puis le refrain, elle se met à genoux, les bras en croix et reste ainsi en extase, murmurant une prière.

Rideau.

## Scène VII

Tandis que le rideau se lève, le chœur qui vient d'entonner au dehors le refrain du 2<sup>eme</sup> couplet paraît sur la scène, musique en tête, puis le drapeau que suit le Capitaine.

Toute la Compagnie commandée par lui le suit.

Valentine se lève, prend le drapeau qu'elle baise et chante le 3<sup>eme</sup> couplet de la *Marseillaise*.

Toute la Compagnie entonne le chœur.

DÉFILÉ.

RIDEAU.



Pour paraître le mois prochain

**Les Créoles aux  
Dardanelles**

Drame en cinq actes

PAR

**JEAN-LOUIS Jeune**

avec musique créole

DE

Mesdames **JEAN-LOUIS** et de **VIREL**.

Du même auteur

Œuvres parues

**PATRIE ET LIBERTÉ**, drame


**LES TROIS MOUSQUETAIRES**

**AU LYCEE**, comédie

**BANDACHE** d°

**MÉLI-MÉLO**, comédie en patois  
créole

**L'ILE BLEUE**, roman



Du même auteur

dramas parus en feuilleton :

## L'Épopée Grecque

- |                          |   |                      |
|--------------------------|---|----------------------|
| 1 <sup>o</sup> ACHILLE   | } | adaptés de l'Iliade  |
| 2 <sup>o</sup> HECTOR    |   |                      |
| 3 <sup>o</sup> TÉLÉMAQUE | } | adaptés de l'Odyssée |
| 4 <sup>o</sup> ULYSSE    |   |                      |









